

BULLETIN SALESISIEN

Nous devons aider nos frères et travailler avec eux à l'avancement de la vérité.

(III S. JEAN, 8).

Appliquez-vous à la bonne lecture, à l'exhortation et à l'instruction.

(I TIMOTH. IV, 13).

Parmi les choses divines, la plus divine est de coopérer avec Dieu au salut des âmes.

(S. DENIS).

Un tendre amour envers le prochain est un des plus grands et excellents dons que la divine bonté fait aux hommes.

(S. FRANÇOIS DE SALES).



Quiconque reçoit un enfant en mon nom c'est moi-même qu'il reçoit.

(S. MATH. XVIII, 5).

Je vous recommande l'enfance et la jeunesse, donnez-leur une éducation chrétienne, mettez-leur sous les yeux des livres, qui enseignent à fuir le vice et à pratiquer la vertu. (PÈRE IX).

Redoublez de forces et de talents pour retirer l'enfance et la jeunesse des embûches de la corruption et de l'incrédulité, et préparer ainsi une génération nouvelle. (LÉON XIII).

— SIÈGE: Nice, Place d'Armes, 1 — Marseille, Rue des Romains, 9 & Lille, 238 R. Notre-Dame — Rue Boyer, 23, Ménilmontant, Paris.

SOMMAIRE — La fête de N. S. P. le Pape Léon XIII — Le Duc de Norfolk à Turin — Une grâce de Marie Auxiliatrice — Le Cardinal Lavignerie à Turin — Lettre du Directeur de l'Orphelinat St. Gabriel de Lille — Lettre de l'Uruguay — Héroïsme du Clergé — Les fêtes religieuses chez les Cœurs de Lesina — Lille, une promenade générale des 100 orphelins de St. Gabriel — La Croix miraculeuse de Caravaca — Châtiment de la justice Divine — L'unité dans l'âme humaine — Bibliographie.

cultiver aux ouvriers, et partit pour un pays lointain (S. Math. XXI).

Notre Seigneur Jésus-Christ est le père, nous sommes les fils; les mots de fils et de famille n'exigent pas seulement le respect, l'obéissance, la soumission, l'union, mais, en outre, la confiance, l'amour, la tendresse doivent régner dans une famille bien réglée. La Sainte Église, en effet, dès les premiers instants de sa fondation, nous offre ce caractère que nous chercherions en vain dans toutes les sectes, dans toutes les hérésies, dans tous les schismes. Elle est vraiment la famille de Jésus-Christ.

Magnifique spectacle qui devrait faire ouvrir les yeux à tant de malheureux qui, ayant laissé s'affaiblir leur foi, se laissent séduire par les perverses insinuations des ennemis de la vérité. Mais Jésus-Christ, en montant au ciel, nous a laissé sa paternité personnifiée dans le Pontife Romain, chef de sa famille, son vicaire sur la terre, centre de l'unité et de l'amour.

Le Pape est donc le père, et tous les catholiques sont ses enfants; ils se montrent vraiment tels, non-seulement par leur vénération pour son autorité suprême, par l'adhésion pleine et entière à ses enseignements infaillibles, par l'obéissance à ses commandements, mais encore par leur amour, par leur tendresse qui cherche à obtenir un sourire, un baiser de leur père. Les paroles de Jésus-Christ se vérifient continuellement: *On connaîtra que vous êtes mes disciples*



LA FÊTE DE N. S. P. LE PAPE LÉON XIII.

Combien il est touchant le doux nom de *Famille* donné à l'Église catholique par l'adorable Jésus dans sa parabole: *Le royaume des cieux est semblable à un PÈRE DE FAMILLE, qui s'en va de grand matin louer des ouvriers pour travailler à sa vigne* (S. Math. xx). — *Un PÈRE DE FAMILLE planta une vigne, l'entoura de haies et de fossés, y établit un pressoir, y bâtit une tour, puis la donna à*

à ce signe : que vous vous aimerez les uns les autres..... Père saint, conservez en votre nom ceux que vous m'avez donnés, afin qu'ils ne fussent qu'un, comme vous êtes en moi, ô mon Père, et que je sois en vous; qu'eux aussi ne soient qu'un en nous, afin que le monde croie que vous m'avez envoyé..... Moi en eux et vous en moi, afin qu'ils soient consommés dans l'unité (St. Jean XIII et XVII. Et Pierre est le fondement de l'unité. Sur cette pierre je bâtirai mon Église.

En effet, laissant de côté les gloires des siècles passés, considérez ce qui depuis vingt ans fait l'étonnement du monde et excite la rage des ennemis de l'Église. Le Pape n'a plus le prestige extérieur de la puissance civile, il ne possède plus rien en propre pour faire des présents à ses dévoués, il n'a pas d'armées qui entourent son trône, des millions et des millions de chrétiens ne l'ont jamais vu, et néanmoins tous les esprits sont tournés vers Rome, tous les cœurs battent pour le Pontife, pour le Père de famille. Parlez du Pape, même aux sauvages convertis de l'Amérique et de l'Océanie, aux Chinois, aux Japonais et aux Indiens baptisés; partout vous verrez un élan irrésistible des cœurs vers le Chef de l'Église. Les annales de la propagation de la foi nous en fournissent le témoignage irrécusable. S'il est pauvre, c'est parmi les fidèles une généreuse émulation pour lui venir en aide, et les millions du denier de St. Pierre sont déposés à ses pieds par des fidèles heureux de lui offrir ce qui est, en grande partie, le fruit de leurs sacrifices et de leurs privations. S'il est affligé, on voit se multiplier en mille manières les preuves d'attachement et de dévouement par des souscriptions, des adresses, des pratiques de piété, le concours plus nombreux aux églises et aux Sacrements, des bonnes œuvres entreprises, le tout en vue de ramener le sourire sur ses lèvres vénérables. S'il est isolé, voilà que des milliers de pèlerins de la Pologne, de la France, de l'Allemagne, de l'Espagne, de l'Angleterre, de l'Italie s'empressent de venir se serrer autour de lui, pour l'acclamer et répéter en sa présence que leur cœur est tout à lui.

Mais cela ne suffit pas encore à satisfaire l'amour des fidèles. Ils s'ingénient continuellement à trouver de nouvelles occasions pour semer de fleurs, par l'expression de leur délicate affection, le chemin épineux du Saint Père. Tantôt c'est la cinquantaine de sa première Messe ou de sa consécration épis-

copale, tantôt l'anniversaire de son élection au souverain Pontificat, ou de sa naissance, ou encore le jour de sa fête. Tous ces anniversaires sont célébrés avec une allégresse, un concours de représentants de toutes les nations et de toutes les classes de la société, avec une expansion d'affection et des offrandes de toutes sortes vraiment indescriptibles.

Qui donc pourra considérer le spectacle que nous offre l'Église catholique sans s'écrier : Le royaume des cieux est semblable à un père de famille ?

Ces sentiments débordent de notre cœur et nous obligent à prendre la plume à l'approche de la saint Joachim, jour de la fête de l'illustre Pontife Léon XIII, du Père de famille dans la maison de Dieu. Ce sont les enfants qui, suivant leur pieux usage, célèbrent la fête de leur père. J'ajoute que la fête de St. Joachim est une fête tout intime, parce qu'elle ne s'adresse pas tant à la dignité qu'à la personne du Pape. On sait, en effet, que du moment où il fut élu sous le nom de Léon XIII, le Saint Père cessa de s'appeler Joachim. Il s'ensuit que dans la fête de St. Joachim les hommages, les applaudissements, les vœux des catholiques s'adressent principalement au personnage auguste qui eut ce nom en partage, aux dons de son esprit, aux vertus de son cœur, à ses souffrances, à ses mérites, à ses bienfaits, à ses triomphes.

Nous aussi, Salésiens, humbles et pauvres enfants de la grande, de la glorieuse, de l'immortelle famille, l'Église catholique, dans ce jour de la fête de St.-Joachim, nous unissons notre faible voix aux acclamations unanimes du peuple chrétien pour offrir une petite fleur, gage de notre amour au Pontife illustre, au Père de la grande famille.

Notus invitons donc tous nos colléges et maisons de refuge, tous nos Coopérateurs et Coopératrices :

1° A fêter la journée du 16 août en s'approchant dignement du banquet Eucharistique, en priant selon l'intention du Souverain Pontife.

2° A s'efforcer par l'exemple, par la parole, et surtout par la prière continuelle, de ramener à de meilleurs sentiments ceux qui auraient eu le malheur de causer quelque peine au Vicaire de Jésus-Christ.

3° En nous unissant à lui de plus en plus, de sorte que toutes nos affections, toutes nos pensées, tous nos désirs, toutes nos œuvres soient conformes à la volonté du Père de la famille de Jésus-Christ.

Qu'ils ne fassent qu'un, comme vous êtes en moi, ô mon Père, et que je suis en vous; qu'eux aussi ne soient qu'un en nous, afin que le monde croie que vous m'avez envoyé.

SAINT PÈRE, BÉNISSEZ VOS ENFANTS!



LE DUC DE NORFOLK À TURIN.

(Traduit de l'Unità Cattolica du 27 mai 1885).

Dans la matinée du 25 mai, par le train direct pour Milan, partait de Turin, pour se rendre en Autriche, Son Altesse le duc de Norfolk avec toute sa famille et toute sa suite.

Nous qui, plus d'une fois, avons eu l'avantage de l'approcher, nous devons dire que sa vie à Turin a été d'une véritable édification.

Quelques journaux, entre autres la *Nazione* de Florence, ont parlé de son voyage dans cette ville et ensuite à Rome, où il allait présenter ses humbles et cordiaux hommages au grand Pontife qui, selon l'expression du R. P. Moro Ricci, vit exilé et non point seulement prisonnier dans sa ville de Rome. Mais, aucun journal à notre connaissance n'a dit la vérité sur son arrivée et son séjour dans notre ville de Turin. L'objet unique et formel de ce voyage a été de venir se prosterner aux pieds de N.-Dame Auxiliatrice en son sanctuaire du Valdocco, pour obtenir du Seigneur la grâce de la guérison de son unique et bien malheureux fils, âgé de cinq ans, et souffrant d'un mal incurable. A notre grande admiration et à celle de bien d'autres encore, le duc, la duchesse et toute leur suite, composée de 18 personnes, se sont approchés plusieurs fois des Sacrements dans le sanctuaire de N.-D. Auxiliatrice, et ont pris part à tous les exercices du mois de Marie, faits dans cette église le matin et le soir.

Hier, premier jour de la neuvaine de N.-D. Auxiliatrice, on peut dire que le duc l'a passé tout entier dans cette église et dans la maison de l'Oratoire de St. François de Sales qui fait corps avec le sanctuaire, et où habite le vénéré Dom Bosco.

Dire la vénération du duc envers l'homme de Dieu est chose impossible; il paraissait ne pouvoir s'en éloigner; nous ne pourrions non plus exprimer l'affection que lui-même et tous les siens ont témoigné pour les nombreuses œuvres de bienfaisance instituées par notre très-cher D. Bosco.

Généreux et homme pratique avant tout, le duc dans sa visite à l'Oratoire, n'a rien oublié; il a voulu voir les refectoires, la cuisine, les ateliers, la boulangerie etc. Il a bien voulu agréer tout ce que Dom Bosco et ses enfants se sont efforcés de

faire pour lui rendre sa visite plus agréable encore. Son cœur de sujet fidèle de l'Angleterre s'est ému, lorsqu'il a entendu la musique des enfants de l'Oratoire jouer l'hymne national: *Dieu sauve la reine*. Visiblement ému, le duc a applaudi et a remercié Dom Bosco pour cette délicate pensée, disant que jamais, en toute sa vie, il n'avait entendu cet hymne avec plus de satisfaction.

A son départ, le duc a laissé pour le sanctuaire une fort belle annône, recommandant de redoubler les prières pour la guérison de son fils unique. Nous aussi, nous le recommandons à nos lecteurs, certains que le bon duc n'oubliera jamais notre ville et son esprit si religieux.

UNE GRÂCE DE MARIE AUXILIATRICE.

Barcellona-Sarria, 24 mai 1885.

Monsieur le directeur,

Aux nombreuses merveilles opérées par l'intercession de Marie Auxiliatrice vous pourrez ajouter encore celle dont je vous envoie le récit et que vous publierez, si vous le jugez à propos. Il s'agit de la guérison subite d'un élève, guérison qui a délivré cette maison d'un sérieux danger d'épidémie.

Le jeune Sébastien Bellavista, orphelin de père et de mère, né à San Ginez de Villasar, province de Barcelone, âgé de près 10 ans, avait été recueilli dans cette maison, dans le but, non seulement de le pourvoir de tout le nécessaire, mais spécialement de lui conserver l'innocence, heureux apanage des pays de montagnes, tout en l'instruisant de la religion et des lettres, car il ignorait encore jusqu'au signe de la croix. Le bon naturel de l'enfant, sa constante application, firent fructifier le soin de ses maîtres à tel point que, du mois d'octobre dernier au commencement de ce mois, il fit assez de progrès pour mériter le premier prix dans sa classe et dans l'atelier des tailleurs.

Sa bonne conduite et sa piété l'avaient fait juger très-convenablement disposé pour la première communion, et il devait être admis à la sainte Table le jour de la fête de N.-D. Auxiliatrice.

Tout à coup, un douloureux événement vint entraver nos desseins. Le 3 mai, premier dimanche du mois, avait été choisi pour la distribution bimestrielle des prix. Ce jour là, le jeune Sébastien se trouvait indisposé, mais, dans la crainte de perdre le prix qu'il savait lui avoir été destiné, il ne parla pas de sa fatigue et fit tous ses efforts pour rester sur pied jusqu'au soir. Il ne mangea pas au souper, et fut se coucher un peu avant l'heure accoutumée. Dans les premières heures de la nuit, le cas n'offrait aucune gravité, et nous ne crûmes pas devoir conduire le malade à l'in-

firmerie ; mais, le lendemain matin, 4 mai, il se manifesta chez le petit malade un paroxysme de fièvre tel qu'il nous contraignit à faire appeler le médecin.

M^r Raymond Batlle, notre coopérateur, médecin de la maison, accourut de suite au lit du malade, et, le sachant pauvre et orphelin, il joignit encore à sa bonté accoutumée une attention toute particulière à faire son diagnostic ; puis, avec beaucoup de peine, il nous dit qu'il s'agissait d'une pulmonite sérieuse, compliquée d'une inflammation gastrique, et qu'il désespérait de sauver l'enfant. Il ne laissait cependant pas de prescrire ce que la science et l'expérience lui suggéraient.

Dès le premier jour le pouls était monté à 160 pulsations à la minute, et l'on ne put le faire descendre d'une seule pulsation pendant le cours de la semaine. Le malade était dans un délire presque continu, et l'on dut se hâter de profiter de quelques intervalles de connaissance pour lui administrer les Sacrements que, même dans son délire, il ne cessait de demander.

Le samedi 9, 6^{ème} jour de la maladie, il nous mit tous en une grave appréhension, non seulement pour sa vie, mais pour l'état sanitaire de toute la maison.

Le typhus s'était déclaré, et, par ordre du médecin, on avait dû isoler complètement l'étage auquel se trouve l'infirmerie.

Les fréquentes visites de nos bienfaiteurs cessèrent et tous craignaient avec raison quelque grave malheur pour notre collège, attendu que, peu de temps avant la déclaration du docteur, presque tous les enfants avaient voulu voir leur compagnon malade, et personne ne s'était douté qu'il put s'agir de typhus.

Le vendredi, le médecin nous affirma pour la 2^{ème} fois que la science ne pouvait plus rien et, dès lors, nous mîmes toute notre confiance en Marie Auxiliatrice. Nous rappelant que D. Bosco nous avait recommandé les médailles de Marie Auxiliatrice à l'occasion du choléra, nous eûmes soin d'en mettre une au cou du malade, je lui donnai moi-même la bénédiction de Marie Auxiliatrice et je fis commencer un triduum le même jour vendredi au soir.

Le dimanche matin, le malade entra, pour ainsi dire, en agonie, il ne pouvait plus recevoir aucun remède, et l'on mouillait seulement ses lèvres avec quelques gouttes de limonade. On lui administra l'extrême onction et lui donna la bénédiction papale.

Pour la maison, nous avons recours aux désinfectants et à toutes les précautions nécessaires, mais nous ne pouvions cacher la crainte de quelque prochain malheur. Dieu ne permit pas que nous eussions à demeurer longtemps dans cet état de cruelles angoisses.

Le triduum à Marie Auxiliatrice, commencé le vendredi soir, devait finir avec la journée du lundi 11, et notre bonne Mère s'était réservé ce jour pour donner à ses fidèles enfants une preuve de plus de sa maternelle bonté et de l'efficacité de sa protection.

Plusieurs de nos amis informés de notre afflic-

tion vinrent nous visiter et nous proposèrent de se charger des frais d'une consultation de médecins que l'on ferait venir de la capitale voisine. Ils voulaient s'assurer si la maladie de notre enfant était véritablement le typhus. Leur insistance était telle que je m'étais décidé à demander à notre médecin cette consultation le soir même de sa dernière visite, s'il ne se produisait aucune amélioration.

La Très-Sainte Vierge voulut prévenir les médecins et les remèdes. Le médecin vint, il visita le malade qu'il croyait mourant, d'après l'état dans lequel il l'avait laissé le matin, et son étonnement fut très-grand de le trouver comme assoupi, le pouls entièrement changé. Il nous dit qu'il y avait amélioration notable, mais que, cependant, le péril d'une mort prochaine n'était pas conjuré.

Pour nous, il nous suffit de savoir que la gravité du mal avait diminué, notre foi en Marie nous en disait davantage et nous ne nous sommes point trompés.

Une heure après le départ du médecin, le malade s'éveilla et demanda du potage. Nous eûmes beaucoup de peine à l'amener à se contenter d'un simple bouillon. Pour nous, on ne saurait imaginer avec quelle joie nous attendions le retour du médecin, après avoir vu cet enfant s'enlormir de nouveau d'un sommeil tranquille et son pouls revenir à 60 pulsations à la minute. Le docteur vint et nous nous empressâmes autour de lui ; il visita le malade et nous dit avec une vive émotion : — Donnez lui ce qu'il vous demandera, il est en pleine convalescence. Le danger d'une épidémie était conjuré et l'agonisant était guéri. Notre médecin ne cessait de dire : je ne puis m'expliquer ce fait. C'est un mort ressuscité.

Le même jour le petit Sébastien voulut descendre dans la cour pour voir ses compagnons, mais il ne se rendait pas compte de la faiblesse qui ne pouvait manquer d'être la suite d'une semaine de diète et l'effet des cataplasmes et des médecines.

Cependant, pour ne pas le chagriner, on le porta à bras jusque dans la cour et on l'assit sur une chaise, où il passa tout l'après-midi, tantôt assis et tantôt faisant quelques pas, en s'appuyant aux objets qui se trouvaient autour de lui. Dès ce même jour, il ne voulut plus être tenu pour malade et il revint de suite au réfectoire. Bien des personnes de Barcelone ont voulu venir le voir de leurs propres yeux, et tous admirent à présent sa santé florissante.

Voici, M. le directeur, le fait que j'ai cru devoir vous raconter dans l'intention d'honorer la Très-Sainte Vierge Marie, et de répandre toujours davantage la dévotion à sa médaille et la pieuse pratique de la porter au cou. Tous ceux de cette maison s'unissent à moi pour vous présenter leurs devoirs à vous et à D. Bosco.

Je suis dans le Seigneur votre tout dévoué serviteur et confrère

J. B. BRANDA, prêtre.

LE CARDINAL LAVIGERIE À TURIN.

Mardi, 9 juin, arrivait à Turin Son Eminence le cardinal Lavigerie, archevêque d'Alger et de Carthage, l'une des gloires du sacré Collège et de la France. L'illustre prélat a quitté son diocèse il y a près de 2 mois, bien qu'il fût à peine rétabli d'une très-grave maladie; il est venu quêter en France pour les institutions religieuses fondées par lui et pour les établissements catholiques d'Afrique, que l'approbation du dernier budget a dépourvu de la subvention qu'ils recevaient jusqu'alors.

Le cardinal a voulu rendre visite à Dom Bosco, pour s'entretenir avec lui et l'intéresser en faveur des pauvres habitants de la Tunisie, le suppliant d'envoyer là-bas quelques prêtres de la pieuse Société Salésienne. Le cardinal a visité les classes et ateliers de l'Oratoire, puis il s'est rendu dans la chapelle de St. François de Sales pour adresser quelques paroles aux jeunes artisans, et les exhorter à se montrer toujours franchement des chrétiens généreux en toutes les circonstances de leur vie.

Le cardinal est ensuite parti pour Rome.

LETTE DU DIRECTEUR DE L'ORPHELINAT St. Gabriel de Lille.

Lille 1^{er} août 1885.

BIEN-AIMÉ D. BOSCO,

Combien nous avons regretté que l'état de votre santé ne vous ait pas permis de venir nous voir cette année! Vous auriez pu vous rendre compte de ce que nous avons fait depuis 18 mois que vous nous avez envoyés à Lille, et, surtout, de ce qu'il nous reste à faire pour porter notre orphelinat au point où il devrait être.

Si notre maison était en rapport avec le nombre des orphelins qui y furent admis, nous pourrions dire que tout va parfaitement, car le nombre en a doublé depuis notre arrivée.

Ils étaient 57, et au fur et à mesure des nouvelles admissions, nous avons dû acheter 54 lits en plus.

Nous sommes bien à l'étroit! Il serait de toute nécessité d'agrandir les locaux actuels en construisant quelques dépendances, mais c'est toujours la finance qui fait défaut. On a tiré tout le parti possible du local ancien; le troisième étage qui n'était pas fini a été plafonné et est devenu un beau dortoir, dans lequel couchent une soixantaine d'enfants. Le préau de récréation a été transformé en ateliers pour les menuisiers. Les anciennes remises servent de salles d'étude et de classe. Il n'y a plus un seul coin libre dans toute la maison.

Nous nous apercevons chaque jour de plus en

plus qu'il n'est pas possible de rester dans ces conditions, sans chercher à nous agrandir.

Pour l'été on trouve toujours à s'installer n'importe comment, mais nous nous voyons absolument forcés de tenter la Providence, afin qu'elle nous vienne en aide pour l'hiver prochain, et nous tire d'embarras. Nous avons bien des plans et des projets magnifiques sur le papier; mais à quoi servent les plus beaux plans du monde, sans les moyens de les mettre à exécution?

La création d'un certain nombre d'ateliers était indispensable. Il fallait trouver le moyen de pouvoir offrir un choix aux aptitudes diverses des nombreux orphelins de la maison, sans être obligés de les envoyer faire leur apprentissage en ville, ce qui eût été certainement la perte de bon nombre d'entr'eux.

Les ateliers de cordonniers, tailleurs, menuisiers, ferblantiers, forgerons, relieurs, lithographes et imprimeurs ont été créés et suffisamment outillés. Tout cela a absorbé toutes nos ressources et nous ne pouvons nous empêcher d'envisager l'avenir avec une certaine crainte. Une crise industrielle et agricole, qui afflige depuis deux ans le département, fait presque tarir les sources de la charité. Cependant nous sommes engagés dans l'œuvre que la Providence nous a confiée, et nous aurions tort de nous délier de cette maternelle Providence, en laquelle vous nous avez appris à nous abandonner avec la confiance la plus entière.

Vous savez par expérience combien est pénible l'obligation de refuser d'admettre des orphelins délaissés et exposés à se perdre, à défaut d'une main qui leur vienne en aide; eh bien! c'est ce qui nous arrive plusieurs fois par jour. Le nombre des demandes qui nous sont continuellement présentées est vraiment considérable, et, à notre grand regret, nous sommes obligés d'y répondre par un refus.

Nous avons, par contre, beaucoup de satisfaction de la part de nos enfants. Il se conduisent bien et ils font vraiment tout leur possible, ces pauvres enfants, pour nous témoigner leur reconnaissance et se rendre dignes du bien qu'on leur fait.

Par leur application, leur piété et leur travail, ils s'efforcent de dédommager leurs bienfaiteurs des sacrifices qu'ils s'imposent pour eux. Nous avons la ferme confiance que tous ceux qui pourront compléter leur éducation et finir l'apprentissage de leur métier à l'orphelinat, seront tous de bons chrétiens et d'honnêtes citoyens.

Daignez, cher Dom Bosco, prier beaucoup pour nous, et, s'il ne vous est pas possible de venir matériellement à notre secours, demandez, du moins à la divine Providence de ne pas nous abandonner.

Bénissez nos chers enfants qui sont heureux de vous appeler du nom de Père; bénissez nos chers confrères qui déploient toute leur bonne volonté et leur zèle pour correspondre à la mission qu'ils ont reçue de vous; bénissez nos bienfaiteurs et bienfaitrices qui sont les vôtres, et bénissez d'une manière toute spéciale

Votre très-humble et affectionné fils
Abbé J. BOLOGNA.

LETTRE DE L'URUGUAY.

TRÈS-CHER PÈRE.

L'arrivée de Mgr. Cagliero, la semaine sainte, la visite faite à Paysandu et une masse d'affaires imprévues ne m'ont pas permis de vous écrire plus tôt. Je m'en reposais d'ailleurs pour cela sur le secrétaire de Mgr. Cagliero.

Pour le moment, je ne sais trop que penser de la situation et quel ton donner à cette lettre. Est-ce la joie que je dois exprimer, est-ce la tristesse? Ces deux sentiments se mêlent dans mon cœur, parce que j'ai tout à la fois des raisons de me réjouir et de craindre.

On parle de mécontentements et de factions qui préparent une rébellion à main armée. Ces bruits nous tiennent dans une grande anxiété et nous affligent profondément. D'autre part, nous avons bien des sujets de consolation dans l'accroissement de nos missions et leur développement. Le collège Pie est entièrement plein. Le nombre des internes est de cent quinze et l'on compte en outre plusieurs externes.

A *Las Piedras* il n'y a plus de place pour les nombreux enfants dont on sollicite encore l'admission. Les internes sont au nombre de 60 et il y a plus de 100 externes. A *Nitheroy* le progrès se fait, pour ainsi dire, à la vapeur, 70 élèves ont été déjà reçus et bien d'autres se disputent encore la faveur d'être admis.

A *Paysandu* les classes d'externes sont comblées et de nouveaux internes arrivent chaque jour. Cette affluence d'élèves nous a fait nous lancer dans des dépenses extraordinaires qui nous ont chargés de dettes énormes. Que voulez-vous? La confiance dans le secours de la Très-Sainte Vierge nous a poussés à faire tous les efforts possibles pour préparer un local suffisant pour le grand nombre d'enfants, qui venaient frapper à notre porte et nous demander le pain de l'intelligence et la vie de l'âme. Mais ce n'est pas là notre unique souci. Le plus grand est que, après avoir admis tant d'élèves, sans pour cela renoncer à aucun des travaux pénibles du missionnaire, nous nous sommes comptés, et, à notre grande consternation, nous nous sommes trouvés de beaucoup inférieurs et en nombre et en force aux engagements contractés.

Il est vrai, Mgr. Cagliero s'est provisoirement dépouillé de la moitié de son personnel afin de nous secourir; mais, les huit sujets qu'il nous a donnés, aussitôt distribués entre les nombreuses maisons de cette inspection, ont, pour ainsi dire, disparu comme de la fumée. Ils n'ont été que comme un peu de rosée tombée sur un terrain desséché et immédiatement absorbée.

En conséquence, tous les confrères de notre inspection supplient votre cœur paternel de nous continuer les secours indispensables pour soutenir un si grand nombre de bonnes œuvres, et les étendre encore selon les exigences de la situation.

Nous ne saurions trop vous remercier de nous avoir envoyé Mgr. Cagliero. Sa venue est pour

nous tous une véritable Providence. Pour moi, tout spécialement, je me suis senti soulagé comme d'un poids énorme. J'avais un véritable besoin de conseil, d'encouragement, d'appui. En Mgr. Cagliero il m'a semblé voir D. Bosco lui-même, et j'en ai ressenti une joie immense, une émotion ineffable. — Merci, très-vénéré Père, merci mille fois pour un don si précieux!

Le 14 mai, je m'embarquerai pour le Brésil, où je visiterai les maisons de *Santa Rosa* et, comme vous en a déjà informé Mgr. Cagliero, je prendrai possession de l'église du Sacré-Cœur de Jésus à San Paolo. Je laisserai dans cette ville un prêtre et un abbé pour les besoins du culte et la direction d'un patronage du dimanche. On ouvrira plus tard les ateliers et les classes dans le très-vaste local nouvellement préparé. Il est nécessaire que la maison de *Santa Rosa* ait auprès d'elle quelque appui, pour que nos confrères puissent s'aider mutuellement dans les difficultés qui toujours abondent, et qu'ils puissent aussi s'encourager dans l'observation de la règle par des retraites spirituelles et par leurs exemples réciproques.

Avant peu je vous écrirai plus en détail et vous ferai part de projets plus étendus. Mes occupations sont si grandes que le temps ne me suffit plus pour rien. Je fais tout à la hâte et le fais peut-être mal. Excusez-moi, priez pour moi, et, par votre bénédiction, par votre affection paternelle, soutenez et fortifiez celui qui sera toujours

Votre tout dévoué et très-obligé fils en J.-C.

L. LASAGNA, prêtre.

Villa Colon, 23 avril 1885.

HÉROÏSME DU CLERGÉ.

Le révérend *Robert* curé de *Panonze* fut, l'hiver dernier, appelé auprès d'un malade qui demandait les secours de la religion. Le vénérable prêtre avait 65 ans; il y avait plusieurs pieds de neige, et le malade habitait fort loin. Se rendre à cet appel paraissait au dessus des forces du vieillard, mais le zèle et la vraie charité ne connaissent pas les obstacles. Le prêtre alla où l'appelait son ministère.

Ne le voyant pas retourner, les paroissiens se mirent à sa recherche; ils le retrouvèrent, 24 heures après, au milieu de la neige, le froid l'avait saisi et il était resté évanoui. Il respirait encore cependant, et avec tous les soins imaginables il fut transporté jusqu'au presbytère par ses bons paroissiens, qui pleuraient d'attendrissement. Mais rien ne put réussir à le sauver, et le saint vieillard s'endormit doucement dans le Seigneur, heureux d'avoir donné sa vie pour secourir l'âme des brebis du troupeau confié à ses soins.

Les fêtes religieuses chez les Cœurs de Lesina.

Dans le dernier fascicule de la vaillante revue, *La Civiltà Cattolica*, nous trouvons la description des missions florissantes des *Montagnes Rocheuses*. Nous traduisons, pour nos lecteurs, le passage que l'on va lire, il leur montrera quelle influence notre sainte religion exerce sur l'esprit des peuples qu'elle vient à peine de tirer de l'état sauvage.

« Déjà, à la mission, les Indiens étaient en bon nombre et ce nombre croissait chaque jour de plus en plus, parce que la fête de *Taapsheligu* (la fête des détonations joyeuses) c'est-à-dire la fête de Noël approchait. On verra dans la suite, pourquoi cette fête est appelée dans leur langue la fête des joyeuses détonations. Dès les premiers jours de la neuvaine, l'église était pleine de fidèles, soit le matin pour la messe et la récitation du rosaire, soit le soir pour le sermon et la bénédiction.

— *Les Cœurs de Lesina* sont ils déjà tous ici ? demandai-je au missionnaire.

— Pas encore tous, nous en attendons d'autres.

— Et lorsqu'ils viendront, où se mettront-ils, il n'y a plus de place à l'église ?

— Le sauvage sait toujours trouver une place, si réellement il n'y a plus de place, nous enlèverons les quelques bancs de l'église et nous pourrions même mettre les plus jeunes dans le sanctuaire autour de l'autel. Du reste, soyez certain qu'une église entièrement pleine à notre mode d'Europe peut encore, dans ces contrées, contenir au moins autant de personnes en plus.

— Combien sont en tout les *Cœurs de Lesina* ?

— Avec leurs amis les *Spokane* catholiques ils sont mi-le environ.

— Viendront-ils tous ?

— Très-certainement ; lors même que la neige s'élèverait à plusieurs pieds de haut. Je vous ferai voir moi-même une pauvre vieille, venue à pied de 30 milles de distance, et qui a dû passer à gué quelques petites rivières, en ayant de l'eau jusqu'à la ceinture.

— Serait-il possible ! m'écriai je stupéfait.

— C'est la vérité même.

Cependant les *Cœurs de Lesina* arrivaient chaque jour à la mission. Lorsqu'ils furent tous venus, les chefs se réunirent en conseil et tinrent une sorte de cour plénière discutant entr'eux les diverses causes civiles et criminelles qu'ils avaient à résoudre. Puis, le grand chef, président de ce conseil, après avoir recueilli l'avis de tous les autres chefs, prononce la sentence, condamnant les uns à recevoir une admonestation, condamnant un autre à dix coups de bâton, un autre encore à 50 et un troisième à deux jours de jeûne et de prison.

Le 7^{ème} jour de la neuvaine, le missionnaire confessa du matin jusqu'au soir les femmes. Le huitième jour ce fut le tour des hommes. Cependant les jeunes-gens préparaient sur la place un immense bûcher, formé de matières, pour la plupart, résineuses, pour le grand feu que l'on devait faire la nuit de Noël. Le 9^{ème} jour se passa aussi à entendre les confessions jusqu'au soir, et lorsque le

pauvre missionnaire croyait avoir déjà fini et se retirait pour prendre un peu de repos avant la messe de minuit, voici venir encore une multitude de personnes avec mille doutes et difficultés. Un chef voulait savoir combien de fois il faudrait décharger les fusils : un autre ce qu'il devrait dire au peuple avant d'entrer à l'église : un 3^{ème} à quelle heure on devrait allumer le feu de joie ; ensuite un vieillard demandait quel était le nombre des bergers accourus pour adorer l'enfant Jésus. Un jeune chanteur voulait qu'on lui rappelât deux ou trois paroles de l'hymne de Noël, qui lui étaient sorties de la mémoire. Le directeur en chef de l'Orphéon demandait de nouveau l'ordre de la cérémonie et celui des cantiques. Un bon vieux avait fumé la pipe quelques instants auparavant et il avait des doutes sur le point de savoir s'il pouvait communier à minuit : et mille autres choses de cette importance. C'était un véritable tourment pour le pauvre missionnaire, après les fatigues de la neuvaine et trois jours passés à confesser continuellement. Mais c'était une véritable joie pour moi de voir à la fois tant de simplicité et de confiance dans le missionnaire. Enfin une heure avant minuit on alluma le feu sur la place.

On aurait cru vraiment être en plein jour. Les Indiens se rassemblèrent tout alentour et les chefs, chacun de leur côté, se mirent à parler sur la solennité que l'on allait célébrer. La nuit était très-froide, le sol était couvert de plus de deux pieds de neige, mais personne n'y prenait garde. Tous semblaient jouir beaucoup de la fête et ils écoutaient avec plaisir les discours des chefs. Je voyais tout cela de la porte de l'église et de temps en temps j'allais auprès du feu pour me réchauffer. Lorsque les chefs eurent fini de parler, la cloche sonna et le peuple rentra avec beaucoup d'ordre à l'église. A un nouveau signal, on salua la naissance du Rédempteur par une salve d'arquebuses, et le *Gloria in excelsis Deo*, alterné avec quelques strophes en langue indienne, retentit harmonieusement dans cette petite église, transformée en un vrai Paradis sur terre.

Le *Gloria* se termina peu avant minuit, et, à un nouveau signal de la cloche, les salves joyeuses se firent entendre de nouveau et l'on commença la messe chantée. J'y pris part moi-même en qualité de maître de cérémonies, je dirigeais six petits clercs sauvages. Les chanteurs entonnèrent un *Kyrie* très-solennel que je n'avais jamais entendu, et auquel tout le peuple répondait. La musique était telle qu'on l'eût goûtée dans n'importe quelle ville d'Italie. La communion générale fut des plus émouvantes. Il suffit de vous dire que le célébrant, bien qu'habitué déjà à ces scènes touchantes, était si attendri à la vue de la dévotion peinte sur les visages de ces Indiens si admirables de simplicité, à la vue de leur modestie et de leur recueillement dans la réception de Jésus dans le saint Sacrement, que lui-même, ému jusqu'au fond de l'âme, versait des larmes brûlantes.

Après la messe de communion on en dit une d'action de grâces, à laquelle tous assistèrent, et cette cérémonie si pleine de dévotion se termina par une pieuse exhortation faite par le mission-

naire en langue sauvage, et par un beau cantique. Il était déjà 3 heures du matin. A 6 heures eut lieu une troisième messe, pendant laquelle les vieillards, les aveugles, les malades et ceux qui avaient dû veiller sur eux pendant la messe de minuit s'approchèrent à leur tour de la sainte Table. Plus tard encore, on célébra une nouvelle messe chantée. Après ces cérémonies on prépara un repas solennel pour toute la tribu, au milieu de la place. Vous décrire ce repas est chose impossible, si vous voulez en avoir une idée, il faut que vous veniez le voir de vos propres yeux.

Priez le Seigneur de conserver ces *Cœurs de Lesina* toujours bons et fidèles. Je ne veux pas passer sous silence leur dévotion envers notre très-sainte Mère. Cette dévotion, croyez moi, est vraiment tendre et affectueuse, forte et constante. On m'a dit que pour la très-sainte Vierge ils font de très-grands sacrifices, des sacrifices presque héroïques. Si le missionnaire ne peut obtenir de l'un d'eux quelque chose trop pénible pour l'amour propre, il lui dit alors : — Eh bien, faites le pour la Madonne. — Alors, le non meurt sur les lèvres de l'Indien, il rougit, courbe la tête, baisse les yeux et une larme furtive coule sur ses joues. On ne peut dire *non* à la sainte Vierge ; et la nature, malgré ses répugnances, est contrainte à lui dire un *oui* bel et bien sonnante. On va dans l'église visiter la sainte Vierge, on prie avec une véritable dévotion et la Mère très-sainte répand la force dans l'âme, bientôt toutes les difficultés s'évanouissent, la réconciliation est faite, l'occasion est éloignée. »

LILLE — UNE PROMENADE GÉNÉRALE des 100 orphelins de St. Gabriel.

Le 23 juin, dès 4 heures du matin, la cloche sonnait joyeuse à l'Orphelinat St. Gabriel de Lille pour réveiller les enfants de la Providence et de Dom Bosco, et les inviter à commencer une journée de bonheur. En un moment tous furent sur pied, regardant si le ciel souriait à leurs vœux ; mais le bon Dieu, aussi content que leurs maîtres de leur piété, de leur travail, de leurs efforts pour pratiquer la vertu ne voulut pas tromper leurs espérances, et il leur envoyait un temps magnifique pour leur promenade à la campagne. Une heure après, tout le petit monde était sorti, musique en tête, heureux de laisser, pendant une journée, machines, établis, livres et cahiers, et pensant aussi que les anges gardiens de l'Orphelinat ne seraient pas fâchés d'avoir le grand silence pendant plusieurs heures.

A 7 heures 1/2 nous entendions la sainte Messe dans les environs de la cité, à l'église de la Madeleine-lès-Lille, où le curé se montrait heureux de voir nos enfants prier pour lui et offrir à Jésus-Hostie, comme témoignage de leur piété et de leur foi, l'accord de leurs instruments et de leurs voix.

Après la sainte Messe, nous avons continué notre route pendant une heure et demie jusqu'au collège de Marcq-en-Barœul, où le supérieur, grand bienfaiteur de notre maison, nous ménageait la plus généreuse hospitalité. Mais ici, nous sentons la plume nous échapper par impuissance de rendre sur un froid papier les sentiments de surprise, de joie et de reconnaissance qui tour-à-tour se sont succédés avec précipitation dans nos âmes ; si nous consentons à tracer quelques lignes, c'est pour satisfaire un besoin de notre cœur et un devoir non moins impérieux que doux : celui de la reconnaissance. Et pour le satisfaire plus vite, traversons d'un pas rapide cette longue et magnifique avenue à triple rangée d'arbres, plusieurs fois séculaires, qui forment avec leur parure de feuillage une superbe voûte de verdure, sous laquelle le soleil jaloux et indiscret n'a que faire avec ses chauds rayons. Ces arbres, nous aimions à les voir si beaux ; car ils étaient pour nous les heureuses images de la vitalité et de la prospérité de ce beau collège, où nous voici enfin arrivés.

A peine avons-nous jeté un coup d'œil sur le magnifique édifice qui se présentait devant nous, que voici venir le vénéré supérieur avec son grand air de dignité, rehaussé encore par l'expression de la bonté la plus exquise. En nous souhaitant la bienvenue, il a su chasser loin de nous une pensée noire, qui nous dominait depuis le matin ; car, maintes fois, en ne voyant pas à notre tête notre bien-aimé directeur, nous avions pensé tristement avec le poète Jean Reboul, qu'en ce monde il n'y a :

- « Jamais entière allégresse,
- » L'âme y souffre de ses plaisirs,
- » Les cris de joie ont leurs tristesses,
- » Les voluptés, leurs soupirs. »

Et bien volontiers nous aurions dit avec un autre poète :

« Un seul être nous manque, et tout est dépeuplé. »
Mais le bon supérieur nous a consolés en nous disant que Dom Bosco, notre bien-aimé Père, aurait bien de la joie de voir près de lui, au beau jour de sa fête, un fils qu'il aime tant et recevoir par lui l'hommage du respect et de l'amour de tous les enfants de Lille. — Après avoir banni la seule peine que nous avions sur le cœur, M. le supérieur nous a invités à passer au réfectoire. Pas n'est besoin de dire que les enfants, dont l'appétit était bien aiguë par le bon air de la campagne et une promenade de plusieurs heures, n'ont pas fait mauvaise mine devant le déjeuner, que le trop bon Econome de la maison avait fait servir avec autant de délicatesse que de prodigalité.

Ensuite, nous sommes allés visiter la superbe Eglise de l'Etablissement, où l'on se sent si à l'aise pour prier, surtout quand on prie pour des bienfaiteurs si généreux et si hospitaliers. De là le vénéré Supérieur a conduit les enfants à travers les mille détours d'un parc splendide, que notre premier père prendrait assurément pour le paradis terrestre d'autrefois ; tant la nature s'est montrée favorable pour correspondre et obéir aux soins d'habiles jardiniers, en offrant de toutes parts au visiteur ravi ses beautés et ses charmes, ses gra-

cieux bouquets de verdure, où jouent et chantent les petits oiseaux et ses arbres magnifiques, dont la cime élevée semble vouloir atteindre les cieux, ses plantes remarquables par leur grand âge et ses belles fleurs également agréables à l'odorat et à la vue.

Après notre promenade, M. l'Econome toujours industrieux pour exercer sa bonté et la soustraire en même temps à l'admiration des hommes, monsieur l'Econome a prétendu que les enfants devaient être un peu fatigués, et, sur son ordre, les voilà tous assis sur l'herbette, buvant un lait délicieux et se demandant, cette fois, si au collège de Marcq-en-Barœul fleurit vraiment l'âge d'or chanté par les poètes, où le lait coulait à grands flots dans le lit des fleuves pour les besoins des hommes.

Mais hâtons-nous de parler des jeunes-gens de ce bien-aimé collège. Nous eûmes le plaisir de les voir après la classe, quand ils vinrent dans leur belle cour de récréation, applaudir trop généreusement peut-être les morceaux de musique exécutés par nos enfants, comme témoignage bien faible de leur reconnaissance. Nous étions tous ravis de voir peint sur le visage des aînés de la famille ce grand air de distinction, reflet d'un grand esprit et d'un grand cœur, que le monde corrompu ne rencontre que rarement, de cette distinction que portait si bien dans le siècle et recommandait si chaudement ce noble jeune homme, l'orgueil de la magistrature, qui plus tard se nomma le P. de Ravignan — de cette distinction que procure l'apprentissage de la vie fait dans un collège chrétien, comme celui de Marcq-en-Barœul; car là seulement, sous la direction de saints prêtres, après avoir appris à mêler l'utile à l'agréable, suivant ce vers d'Horace : *Omne tulit punctum qui miscuit utile dulci*, le jeune homme sait de plus se former à une vie surnaturelle, qui lui permettra plus tard d'être utile à tous, sans nuire à personne : *Omnibus prodesse, nemini obesse*. Aussi en voyant cette belle jeunesse groupée en rangs serrés autour de leur bon Supérieur et leurs maîtres vénérés, nous ne doutions pas que ces derniers ne fussent fiers de leurs élèves et ne les montrassent avec orgueil comme prix de leur dévouement, de leur savoir, de leur vertu, de la vie de sacrifice qu'ils mènent chaque jour, semblables à cette grande Romaine, la mère des Gracques, qui, aux beaux jours de la Rome antique, n'avait que du mépris pour les bijoux et les ornements précieux, et montrait ses enfants avec amour comme les seuls joyaux dont elle aimait à se parer.

Mais nous sommes obligés de nous borner. Laissons donc à d'autres le soin d'étaler justement les titres d'honneur de ce beau collège où la piété des maîtres, leur science, leur amour pour l'Eglise et la patrie tendent sans cesse à faire naître et grandir dans les jeunes cœurs qui leur sont confiés ce triple amour, objet des affections, de tout homme bien né et mobile de toutes ses actions, cet amour que trois beaux mots résument : tout pour la religion, la patrie, la science : *religioni, patriae et bonis artibus*. Que d'autres nous vantent avec raison les beaux succès des candidats

sortis de cette maison devant le jury d'examens des académies et des écoles supérieures. Pour nous, n'écoulant que les sentiments de reconnaissance de nos cœurs, nous importunerons Dieu par nos ferventes prières pour qu'il daigne répandre de précieuses bénédictions sur ceux qui ont été et sont toujours pour nous si dévoués et si bons.

Comme toutes les joies de la terre ont un terme, il fallut bientôt partir du collège de Marcq-en-Barœul, et faire nos adieux à ses excellents maîtres et à son vénéré Supérieur. En quittant ces lieux fortunés, nous nous consolions à la pensée de voir souvent à Lille ceux qui nous avaient fait passer quelques heures si douces, pour leur en témoigner à jamais notre vive reconnaissance.

Nous nous mîmes ensuite en marche vers Wasqual, village situé à quelques kilomètres, où M. le curé devait être pour nous le nouvel instrument des bontés et des faveurs de la divine Providence. Il laissa gracieusement à notre disposition son magnifique Patronage, qui offre de rares commodités pour toutes sortes de réunions et d'amusements, et sa charité nous enleva même le souci de faire cette question relatée dans le saint Evangile : *Unde ememus panes ut manduceent hi?* Comment acheter le pain pour faire manger tous ces enfants?

Après le dîner que les soins de notre bon Econome et un excellent appétit nous firent trouver excellent, les enfants purent se livrer à toutes sortes de jeux et prendre leurs joyeux ébats dans les vastes salles et les grandes cours du Patronage, jusqu'au moment où nous allâmes visiter l'église, que le zèle du vénéré curé tend à rendre si belle, et remercier le bon Pasteur de ce pays, qui trouva encore moyen de donner quelques gâteries aux enfants de D. Bosco. Ensuite, nous reprîmes le chemin de notre maison de Lille. Et au soir de ce beau jour, repassant tous les événements de cette journée si bien remplie, nous n'eûmes pas de peine à reconnaître que le bon Dieu avait beaucoup fait pour les petits orphelins, par l'intermédiaire de généreux bienfaiteurs qu'il embrase des ardeurs de sa charité. Et pleins de reconnaissance pour toutes les bontés divines, manifestées en ce jour, tous nos chers enfants s'animèrent d'un nouveau courage pour l'accomplissement de tous leurs devoirs, afin de rester toujours les dignes enfants de notre Père des cieux.

LA CROIX MIRACULEUSE DE CARAVACA.

Caravaca est une ville appartenant à l'ordre des chevaliers de saint Jean, situé sur une montagne escarpée, dans le royaume de Murcie en Espagne. La ville est protégée par une forteresse formidable et bien gardée, sous laquelle se trouvent de vastes souterrains. Ces souterrains, du temps des Maures, servaient de prisons où les esclaves chrétiens étaient enfermés.

Un jour le Roi des Maures visita la citadelle et ordonna que les esclaves, qui y étaient renfermés,

fussent amenés en sa présence. Mais quand il vit avec quelle cruauté ils étaient traités, leurs visages pâles et amaigris, son cœur s'émut de compassion, et il ordonna qu'ils ne fussent plus confinés dans les souterrains. Il questionna chacun d'eux sur leur pays natal, sur leurs familles, sur l'art et le métier qu'ils avaient appris, donna l'ordre qu'ils employassent leurs talents et leurs habiletés au bien de l'Etat, afin d'améliorer ainsi leur condition.

Parmi ceux qui furent présentés au Roi, il s'en trouva un qui, interrogé comme les autres, répondit qu'il était prêtre catholique, que sa profession surpassait en dignité toutes les autres, même celle de sa Majesté. En entendant cela, le Roi exprima le désir de voir les cérémonies de l'office presbytéral faites en sa présence, et lui ordonna de célébrer le saint sacrifice de la messe selon les rites et coutumes de l'Eglise. Le prêtre répliqua que les choses nécessaires pour l'exécution de son ordre manquaient. Alors le Roi envoya chercher à la ville catholique la plus voisine tout ce qui était jugé indispensable. Dès que les vases sacrés et les vêtements sacerdotaux furent apportés, un autel fut dressé et on y plaça la pierre sacrée. Le prêtre s'était revêtu des saints habits et était sur le point de commencer la messe, quand il s'aperçut qu'il n'y avait point de croix sur l'autel, ce qui était nécessaire d'après la rubrique. Le prêtre réfléchit quelques instants sur ce qu'il avait à faire et le Roi lui demanda la cause de ce retard. Le prêtre alors en fit connaître le motif et pria le Roi de l'excuser. Mais voilà que tout-à-coup le ciel s'ouvre à l'endroit même où l'autel était dressé, et deux anges éclatants de lumière apparaissent, portant une croix de bois de la largeur de deux mains, qu'ils placèrent sur l'autel.

A la vue de ce prodige, le roi Maure et toute sa cour furent saisis d'étonnement, et les chrétiens qui étaient présents remerciaient le Seigneur de cette grâce miraculeuse, versant des larmes de joie, se frappant la poitrine, et exprimant à haute voix leur admiration.

Le Roi et sa cour ne purent résister à un miracle si évident. Il se convertit, fut baptisé, rendit la liberté à tous les esclaves chrétiens, et bâtit dans la forteresse elle-même une chapelle, dans laquelle cette croix merveilleuse envoyée du ciel est gardée et vénérée avec la piété et le respect qu'elle mérite. La croix a été conservée jusqu'à nos jours, et gardée sous trois clefs, dont l'une est entre les mains du gouverneur de la forteresse, l'autre est gardée par le recteur de la cathédrale et la troisième par le gouverneur de la ville de Caravaca.

En souvenir de ce miracle, une procession solennelle a lieu chaque année le 3 mai, à laquelle accourent des foules de pèlerins venus de tous les lieux de la contrée, même des pays les plus éloignés. La procession se rend à une source dont les eaux abondantes forment un large réservoir, qui est entouré par un treillis en fer. La croix est plongée dans le réservoir pour en consacrer les eaux, auxquelles elle communique une vertu miraculeuse, quand elle est donnée aux malades qu'on y apporte pour en boire.

Un des signes caractéristiques et merveilleux de cette croix, dont tout le monde peut s'assurer, c'est que, quoique déjà vieille de plusieurs siècles, elle n'a pas souffert la moindre injure du temps, et qu'elle apparaît entièrement neuve comme si elle sortait des mains de l'ouvrier.

(The Ave Maria, mars 1835).

Traduit de l'anglais par l'abbé T. B.

ROSIER de Marie.

CHATIMENT DE LA JUSTICE DIVINE.

Un ami de la *Semaine catholique de Toulouse* lui communique le fait qu'on va lire et dont il garantit l'authenticité :

« C'était à Pia, gros village à 8 ou 10 kilomètres de Perpignan ; huit jeunes gens, de vingt à vingt-quatre ans, se rendirent ensemble au café situé sur la place. C'étaient de vigoureux et robustes paysans, de ceux qui ont pour spécialité de travailler les vignes.

» Le café regorgeait de monde. « Vous voyez, » leur dit la maîtresse de l'établissement, il n'y » a pas une place libre ; mais, comme vous êtes » de nos amis, montez dans ma chambre et je » vous y servirai. »

» Ils s'attablèrent devant un bol de vin chaud et devisaient des affaires du jour, lorsque l'un d'eux, nommé Estyrach, aperçut un crucifix de grandes dimensions au chevet d'un lit. « Il faut, » dit-il avec un blasphème, que nous lui fassions » boire un coup. » Et, décrochant l'image du Sauveur, il en plonge la tête dans le bol, au milieu des éclats de rire de ses compagnons.

» Voyons ce qu'il a dans la poitrine, dit à son tour le nommé Marc : et, brisant la poitrine du crucifix, il parodie, avec ses amis, une autopsie.

» Ce n'est pas assez, ajoute Aymard : il faut » l'amputer, pour voir s'il a du sang dans les » membres. » Et il coupe la cuisse droite de la sainte image.

» Or voici qu'elle a été la suite de ce sacrilège :

» Estyrach, qui avait fait boire le crucifix, étant allé se baigner quelques jours après, se noya.

» Marc, qui avait brisé la poitrine, est mort d'une phthisie galopante ; cinq autres de ses compagnons ont succombé successivement au même mal, sans recevoir les derniers sacrements.

» Un seul des huit profanateurs survit, comme pour perpétuer le souvenir de l'attentat et de sa punition : Aymard, celui qui avait coupé la cuisse du crucifix.

» Pris subitement d'un mal affreux à la cuisse droite, l'amputation de ce membre fut jugée nécessaire par les médecins, et celui qui la pratiqua, M. le docteur de Lamer, demeura stupéfait

en voyant que ce membre n'avait pas une goutte de sang.

» Depuis son amputation, Aymard, repentant et terrifié, fait pénitence et s'efforce d'obtenir le pardon du Divin Crucifié.

» Allez à Pia, tout le monde vous confirmera la vérité de ces événements; vous en entendrez le récit de la bouche d'Aymard, le dernier survivant de cet horrible drame. »

L'UNITÉ DANS L'ÂME HUMAINE

ET DANS L'ÉCOLE CATHOLIQUE

OU

Jésus-Christ, notre âme et les études littéraires

(Suite *)

« Cette Unité, nous dit-il, consiste dans la subordination des pensées, des sentiments et des volontés de l'âme humaine aux exigences de cet unique nécessaire que, dans la langue chrétienne on appelle le *Salut* (1). »

Or, quel moyen Dieu a-t-il donné pour arriver au salut? Quelle voie certaine, pour nous conduire à ce terme si désiré? — Nul autre moyen, nulle autre voie que Jésus-Christ.

« Je suis la voie, la vérité et la vie, nous dit Notre Seigneur Jésus-Christ, et nul ne vient au Père que par moi » (St. Jean, c. xiv, 6).

Ego sum via, et veritas, et vita: nemo venit ad Patrem, nisi per me.

L'apôtre St. Pierre nous dit à son tour: « *Et non est in alio aliquo salus. Nec enim aliud nomen est sub caelo datum hominibus, in quo oporteat nos salvos fieri.* »

« Il n'est personne autre en qui nous puissions trouver le salut. Car il n'est point, sous le ciel, d'autre nom donné aux hommes, par lequel doive s'opérer notre salut » (Act. Apost. c. iv, 12).

Jésus-Christ est donc pour nous le vrai principe effectif de l'unité de conscience.

Le moyen direct, infaillible, le moyen unique de réaliser en nous cette unité, c'est de rapporter toutes choses, et de nous rapporter nous-mêmes à Jésus-Christ.

Voici donc la formule pratique et complète de l'unité de conscience, ou, plus généralement, de l'unité dans l'âme humaine:

Tout en Jésus-Christ, tout à Jésus-Christ, tout par Jésus-Christ; — et finalement, tout pour Dieu comme Jésus-Christ et en Jésus-Christ: *Vos autem Christi; Christus autem Dei.* « Vous êtes, au Christ et le Christ est à Dieu » (I Cor. iii, 23). *Unus enim Deus, unus et mediator Dei et hominum, homo Christus Iesus.* « Car de même qu'il n'est qu'un seul Dieu, il n'est aussi qu'un seul

médiateur entre Dieu et les hommes: un homme, le Christ-Jésus » (St. Paul, I. Tim. ii, 5). « Parce qu'en Lui habite corporellement toute la plénitude de la Divinité. » *Quia in ipso inhabitat omnis plenitudo Divinitatis corpore aliter* (Coloss. ii, 9). Parce que seul Dieu et homme tout ensemble, il peut être, ce qu'il est en effet, le lien naturel et merveilleux de l'unité suprême, unité complète et parfaite dans son ordre; l'unité surnaturelle, opérée par la grâce et consommée dans la gloire. Mystérieuse et sublime unité qui, sans les confondre et sans altérer leurs rapports, embrasse étroitement le Créateur et sa créature dans les liens formés par le commerce ineffable de la communication et participation de la nature divine, communication et participation aussi étendues et parfaites que pouvaient le permettre les limites nécessaires de la créature. Ces limites en effet ne sauraient disparaître parce que, seules, elles constituent l'individualité d'un être créé.

Telle est la simple et majestueuse synthèse catholique. — Bien différente des rêveries philosophiques des savants d'outre-Rhin, cette synthèse, loin d'être l'effet d'une chimérique identité universelle, est le miracle de l'art divin, le triomphe des profonds conseils de la divine sagesse et l'effusion la plus complète de la divine clarté.

— *Tout en Jésus-Christ*, tel est le premier terme de ce que nous avons proposé comme la vraie formule de l'unité dans l'âme humaine.

— *Tout en Jésus-Christ!* C'est dire que pour échapper à l'erreur, à la contradiction, à l'inconséquence, il faut tout voir, tout juger, tout étudier, tout comprendre à la lumière de Jésus-Christ; car Jésus est la lumière du monde. *Ego sum lux mundi* (St. Jean, c. viii, 12).

Pour avoir ignoré ce principe, ou l'avoir imprudemment méconnu, beaucoup de chrétiens en sont venus à n'avoir que ce que nous pourrions appeler une *conscience multiple*.

C'est, hélas! une faiblesse, par trop commune à notre époque. Nous nous enfermons, pour ainsi dire, tour à tour dans le cercle exclusif des idées relatives à chacune des branches diverses, sur lesquelles nous devons successivement exercer notre activité. Par un défaut si regrettable, une seule et même personne se décompose comme en autant d'hommes différents qu'elle peut avoir de genres d'occupations séparés et distincts.

Tel, par exemple, croira devoir admettre, en sa qualité de publiciste, de savant, de littérateur ou d'artiste; en sa qualité de fonctionnaire, de soldat, de commerçant ou d'industriel, ce qu'il n'oserait approuver en sa qualité de chrétien.

Comm: si, dans une seule et même personne, la conscience du publiciste, par exemple, ou du commerçant, pouvait se séparer et demeurer distincte de la conscience du chrétien!

C'est surtout à l'égard de la profession de notre sainte Religion que cette division d'une même personne en deux individus presque totalement différents est, malheureusement, trop profondément tranchée, trop vivement accusée.

Grâce à Dieu, le plus souvent, on ne va pas jusqu'à rougir d'être chrétien, on se fait au con-

(*) Voir le N° du mois de Mai 1885.

(1) *De l'unité de conscience*, p. 102. — Paris, 1883, Vic, Libraire, rue Cassette, 11.

traire une gloire de l'être ouvertement. On sait qu'à notre époque de guerre au catholicisme, demeurer indifférent et même s'abstenir de se déclarer, c'est trahir. *Qui non est mecum, contra me est, et qui non congregat mecum, spargit.* « Quiconque n'est pas avec moi, nous dit Jésus-Christ, est contre moi; et quiconque n'aimasse pas avec moi, dissipe » (St. Math. c. xii, v. 30).

L'on ne craint donc pas de s'affirmer chrétien; chrétien et catholique. Ce n'est pas seulement du bout des lèvres que l'on se déclare tel, on l'est en effet au fond du cœur et, pour le plus grand nombre, on veut aussi l'être sincèrement dans la pratique. Mais, lors même que l'on se trouve le plus décidé à être vraiment catholique, on a ses heures pour s'en ressouvenir. En dehors de ce temps, d'ailleurs aussi limité que possible, on rougirait de laisser paraître en soi l'esprit chrétien, les sentiments catholiques.

Le Christ est banni de nos conversations, au foyer domestique aussi bien qu'au salon et dans les réunions savantes. — Parler de Jésus-Christ! quel mauvais goût impardonnable! Quel manque de tact! Ne faut-il pas laisser un pareil sujet aux prédicateurs, en chaire! Le nom de Jésus-Christ sonne agréablement entre les murs d'une église, mais il convient de l'y laisser, le prononcer ailleurs serait manquer d'usage, et faire étalage de la plus regrettable affectation de piété! Tel est le langage de nos préjugés.

Le Christ est donc exilé presque complètement de notre vie de famille, de notre vie sociale surtout. Et cependant, malgré tout, cette vie sociale, nous la devons au Christ; le Christ la pénètre encore, à tous ses degrés, il la remplit et la domine.

L'histoire nous l'atteste; et l'examen tant soit peu profond des conditions actuelles de notre développement social, sous chacun de ses aspects, même les plus divers (1), confirme hautement le témoignage de l'histoire. Cette brillante civilisation, dont nous sommes si justement fiers, c'est à Jésus-Christ, c'est à son Église, que nous en sommes redevables; seuls ils ont pu parvenir à la créer peu à peu pour la défendre ensuite contre toutes les causes de dissolution et nous en assurer à la fois le maintien et le progrès.

La venue de Jésus-Christ sur la terre n'a pas seulement marqué, ni même simplement déterminé; mais a directement produit l'avènement d'une ère nouvelle, d'une générale et entière rénovation dans l'état social.

Sur les ruines de la société payenne, expirant au milieu de ses corruptions et de ses cruautés, la société chrétienne s'est formée. Bientôt on l'a vue paraître ornée surtout de l'éclat doux et pur d'une vertu jusqu'alors inconnue, vertu sociale autant que religieuse, *la charité*.

Le flambeau de la civilisation et, avec lui, le sceptre de la science et la gloire des beaux-arts,

ont dès ce moment passé pour toujours aux mains des peuples chrétiens.

Le monde moderne est, on le peut dire, né dans l'étable de Bethléem avec l'Enfant-Dieu.

Nous avons beau vouloir nous renier nous-mêmes, nous datons de Jésus-Christ. Nous le constatons nous-mêmes à chaque instant, sans paraître, hélas, nous en douter. Précieux et incontestable témoignage de l'origine de nos sociétés modernes, tous nos actes publics et privés, toutes les correspondances que nous échangeons, commencent ou se terminent par la mention de l'âge du Christ; par le *millésime*, c'est-à-dire l'indication du nombre des années écoulées depuis la naissance de Jésus-Christ.

Le vaillant évêque de Grenoble; Monseigneur Fava, rappelait récemment ces vérités trop oubliées, et, les faisait admirer à Marseille, dans un très-beau discours prononcé dans l'église Saint Joseph.

Oui, nous devons tout à Jésus-Christ, tout, jusqu'à ce progrès merveilleux, intellectuel, scientifique et artistique, aussi bien que matériel et économique, dont notre siècle se glorifie.

Sans Jésus-Christ et son Église, nous serions demeurés au sein des ténèbres et des horreurs de la barbarie; plus tard encore, sans la sollicitude prévoyante de cette Église, nous serions tombés sous l'empire dégradant et paralysateur du mahométisme, comme l'ont fait encore, en ces derniers temps, près de soixante dix millions d'idolâtres, en Chine, aux Indes et au centre de l'Afrique; pour ne point parler ici des contrées où la Turquie exerce le pouvoir politique; la Perse, l'Asie mineure et la Palestine.

L'Église, par les soins de ses Papes et de ses Evêques, par les écoles de son clergé, par les travaux de ses moines, l'Église a sauvé la littérature, les sciences et les arts d'une submersion totale, d'une ruine affreuse et complète, sous les flots tumultueux et troublés des barbares envahisseurs.

Nous ne saurions trop le rappeler, car, on n'affecte que trop de l'ignorer, tout ce que nous avons de meilleur, tout ce que nous sommes, tout ce que nous avons encore le légitime espoir de devenir un jour; nous le devons, nous le devons encore à Jésus-Christ; à l'influence bienfaisante de sa doctrine, à la pratique de sa morale, à son esprit.

Cet esprit de douceur et de charité, de dévouement et d'abnégation, d'énergie laborieuse et de résignation patiente, de courage et de force, de justice et de vérité, de modestie et de franchise, de désintéressement et de générosité; cet esprit du Christ s'est, depuis bientôt dix-neuf siècles, répandu sur tous les rangs de la société pour les régénérer et les transformer; il s'est transmis de générations en générations, il a profondément pénétré jusqu'aux moelles du corps social, redressé les idées, trempé les caractères, formé les mœurs et la conscience publique.

Les caractères farouches et grossiers de nos barbares aïeux se sont merveilleusement adoucis; leurs mœurs, trop souvent cyniques, se sont épurées et ennoblies.

(1) Voir, en ce qui concerne l'économie politique, l'intéressant ouvrage de Monseigneur Louis Desgrands: *De l'influence des religions sur le développement économique des peuples* — Paris, 1884.

L'esprit chrétien, par progrès insensibles, a formé la conscience universelle des peuples modernes; et ceux-là mêmes qui se targuent le plus de mépris pour les enseignements chrétiens, ne laissent pas, sur bien des points, de pratiquer encore, d'une manière inconsciente, une morale issue de ces enseignements.

Dans l'instruction donnée au monde par cette Eglise, contre laquelle ils osent s'élever, nos incrédules trouvent, à leur insu, l'origine, le point de départ et la forme même de leur développement intellectuel; les premières lignes et les solides fondements de cette pensée, si fière à présent de se proclamer indépendante et de renier sa mère légitime, afin de se déshonorer plus librement par les plus étranges inconséquences et les plus honteuses aberrations.

Malgré leurs négations audacieuses et leurs superbes dédains, ils ne peuvent s'empêcher d'être encore les hommes de leur nation, et de leur époque; ils ont beau s'efforcer d'en revenir, ne pas craindre même de déclarer hautement qu'ils entendent en revenir, à la vie pratique, sinon aux fables religieuses du paganisme; ils ne peuvent se séparer d'eux-mêmes, et s'empêcher d'être en réalité, par l'origine, comme par la substance même, altérée sans doute et défigurée, mais non point détruite, les fils du christianisme.

Un sang chrétien a coulé dans leurs veines et l'influence de la race a pénétré jusqu'au plus intime de leur être. Ils ne peuvent non plus, quoi qu'ils en aient, se soustraire à la bienfaisante influence du milieu dans lequel ils vivent; à l'influence d'une société faite par l'esprit chrétien, et dans laquelle cet esprit, malgré toutes les défaillances, malgré tous les écarts et tous les renoncements, domine encore au fond, meut, inspire, éclaire, chauffe et vivifie.

Oui, comme une sève vigoureuse, comme un sang noble et généreux circulant dans tous les organes du corps social, l'esprit chrétien a seul produit ce développement harmonieux et puissant, cet état brillant et prospère des sociétés chrétiennes, état véritablement nouveau, dont les civilisations païennes offrent à peine une image lointaine, obscure et imparfaite.

Le christianisme est devenu pour nous une seconde nature; il a seul communiqué à tous les ressorts de notre âme leur souplesse et leur énergie, seul, il a su créer et développer en elle toutes les harmonies. Culture intellectuelle et morale aussi bien qu'artistique et économique, il a tout inspiré, tout fait naître; tout dirigé, tout acheminé vers la perfection s'il ne l'a point encore produite.

Faute d'avoir assez conscience des vérités que nous venons d'exposer, il arrive trop souvent de se figurer avoir intérêt, de croire même avoir droit à faire, en dehors du moins de ce qui constitue le domaine propre de la morale et de la religion, l'abstraction la plus complète de sa qualité de chrétien, pour penser et sentir, étudier et raisonner, aimer et agir, parler, écrire, peindre, sculpter ou composer en musique avec un esprit tout païen.

Ce n'est point que nous songions à proscrire l'imitation des anciens sur ce noble et si riche domaine de l'esthétique, sur lequel ils resteront à jamais les inspirateurs excellents et les modèles achevés de la composition, de l'élégance et du bon goût.

Nous ne voulons ici condamner que cet injuste ostracisme des idées et des sentiments chrétiens, cette exclusion malheureuse qui relègue Jésus-Christ dans le secret de nos temples ou des dernières profondeurs de notre âme. Détermine à Jésus-Christ son temps et ses œuvres et lui défend absolument d'occuper notre esprit dans le détail de nos relations sociales ou des nobles travaux de notre vie intellectuelle ou artistique.

Ce préjugé qui sépare en nous l'homme d'avec le chrétien n'est, hélas! que trop universellement répandu; dès les premières années de notre adolescence nous l'avons puisé, nous nous en sommes pénétrés sur les bancs mêmes de l'école et, depuis, il n'a cessé de répandre sur notre vie sa pernicieuse et délétère influence.

Oui, toute paradoxale que cette affirmation paraisse, au premier abord, le préjugé dont nous parlons règne dans nos écoles catholiques, il rayonne de là sur l'entière société.

Ce préjugé malheureux ne règne pas seulement à l'école sans Dieu; non, il domine même à cette école, où l'on voit encore le crucifix, où nul sacrifice n'a coûté pour arriver à maintenir, triomphant et toujours adoré, ce mémorial sublime de notre Rédemption, muette mais éloquente et continuelle exhortation à l'amour de Dieu et du prochain, jusqu'aux dernières limites de l'abnégation et du dévouement héroïques.

Nos écoles catholiques se glorifient d'appartenir à Jésus-Christ, elles sont fières de marcher le front haut sous ses divins étendards, de combattre à ses côtés, et cependant, nous devons le confesser, tandis que les ennemis du Sauveur lui font une guerre acharnée, tandis qu'ils arborent fastueusement, comme un drapeau qu'ils voudraient croire eux-mêmes et nous faire croire glorieux les tristes noms de leurs modèles en ingratitude et de leurs maîtres en impiété; dans nos écoles catholiques un professeur n'oserait associer ouvertement à l'exposition qu'il présente à ses élèves sur des matières scolaires le nom de Jésus-Christ, les beautés de sa morale et de ses dogmes, ses sublimes enseignements sur Dieu, l'âme humaine et sa destinée.

Sans doute, un mouvement s'est déjà produit dans l'enseignement supérieur chrétien, au souffle de quelques âmes brûlantes, aux accents émus de leur parole aimée.

Ce mouvement se prononce, il s'accroît de jour en jour avec une nouvelle puissance; il tend à réaliser pleinement en Jésus-Christ et par Jésus-Christ l'irrésistible et sublime aspiration de notre époque; sa soif impatiente et insatiable de l'unité.

Répondre aux exigences de la science et de l'art véritable par l'affirmation complète de la vérité catholique, établie désormais dans sa pleine lumière et suivie jusque dans ses analogies, ses inductions et applications légitimes, même les plus

éloignées, retrouver ainsi l'unité, la rétablir à sa vraie place dans l'ordre intellectuel et moral, comme dans l'ordre esthétique et économique, telle est la noble mission des catholiques de notre âge, telle est la vaste et magnifique problème qui s'impose à leurs méditations les plus patientes et les plus profondes.

Ce problème de la synthèse universelle est d'ailleurs à moitié résolu, puisque le principe certain de sa vraie solution nous est parfaitement connu. Ce principe, l'Apôtre le formulait en ces termes : *Instaurare omnia in Christo* : « Rétablir toutes choses en Jésus-Christ » (Ephés. I, 10).

Reconnaître enfin et dévoiler à tous les yeux comment tout, dans l'ordre créé, se rapporte à Jésus-Christ, s'explique par Jésus-Christ, se consume dans Jésus-Christ ; comment par conséquent, tout doit s'inspirer de Jésus-Christ et conduire à Jésus-Christ.

Confesser hautement que l'homme doit toujours, en tout et pour tout, se régler sur les maximes de Jésus-Christ, sur ses divins exemples, et par son esprit, n'avoir d'autre but final et suprême que l'établissement complet de son règne dans tous les cœurs et sur tous les esprits.

Voilà quel doit être le programme de tout catholique digne de ce nom.

« Ramener tout à Jésus-Christ, *instaurare omnia in Christo*, voilà, dit Monseigneur Perraud dans une récente et remarquable brochure (1), voilà qui renferme la métaphysique la plus compréhensive, la logique la mieux déduite, la règle pratique des mœurs, l'abrégé substantiel de la Religion. » Voilà, dirons-nous à notre tour, au point de vue plus spécial qui nous occupe, voilà qui renferme la plus haute, la plus féconde esthétique, la seule vraiment digne de ce nom ; voilà le principe fondamental qui doit présider à la culture des jeunes intelligences et procurer le développement harmonique de toutes les nobles facultés de leurs âmes.

Malheureusement, le mouvement dont nous parlons n'est qu'à peine commencé ; il a surtout besoin de se généraliser. Beaucoup de chrétiens sont restés en arrière et l'on peut encore (quelques nobles exceptions une fois faites), diviser l'école en deux camps, d'où Jésus-Christ se trouve par le fait également exilé.

Dans l'un, Jésus-Christ est continuellement et cruellement insulté ; sa doctrine foulée aux pieds ; sa religion maudite et vilipendée. Ou, si l'on évite d'en venir à ces excès, on affecte cependant à son égard une indifférence dédaigneuse et voisine du mépris.

Et cependant Jésus-Christ est vrai Dieu, égal en tout à son Père, et sa religion est la seule qui soit fondée sur la vérité.

Dans l'autre camp, celui des soldats mêmes de Jésus-Christ, les chefs de sa milice, les profes-

seurs de nos écoles catholiques, refusent cependant de l'admettre dans les classes ou dans les cours qu'ils font à la jeunesse, et, s'ils consentent à lui concéder encore une petite place, ils ne le font qu'à grand'peine et comme par la plus extrême faveur.

Craindraient-ils peut-être, par un excès de délicatesse, craindraient-ils de mêler aux choses profanes les choses sacrées de la religion ?

Mais alors, pourquoi donc aller répétant sans cesse que l'école est, à l'instar du lieu saint, un redoutable sanctuaire, le sanctuaire de la vérité ?

Qu'Etienne Boèce put écrire son traité de *Trinitate*, puis dans son ouvrage *De consolatiqne philosophiæ*, ne jamais parler de notre Seigneur Jésus-Christ ; nous pouvons, à la rigueur, arriver à le concevoir. — Le siècle de Boèce était encore un siècle de transition, de contraste marqué, d'opposition manifeste et générale entre la civilisation, la philosophie, les arts, la littérature du paganisme et la civilisation, la philosophie, les arts et la littérature naissante du christianisme.

Ce contraste était si profondément entré dans les mœurs ; l'opposition, nous dirions volontiers, la contradiction, était si vivement tranchée, qu'un seul et même individu paraissait tour à tour deux hommes différents, selon qu'il s'abandonnait aux inspirations puisées dans la lecture et l'admiration des anciens modèles, ou qu'il s'attachait, au contraire, à suivre la voie nouvelle frayée par les auteurs chrétiens.

Une semblable attitude ne saurait plus être comprise après la cessation du conflit par la victoire désormais équise de la civilisation chrétienne. — Elle ne saurait surtout s'expliquer après les solennels exemples des sublimes génies, dont les œuvres immortelles ont surabondamment prouvé, non seulement la possibilité, mais encore le très-grand avantage, d'associer à l'élément chrétien, à titre inférieur et subordonné, les trésors de Rome et de la Grèce.

L'art ne peut que gagner beaucoup à cette heureuse union.

Notre civilisation chrétienne est le résultat de la réunion, de la fusion intime de deux grands courants. L'un majestueux, immense, intarissable, est formé par les eaux pures et limpides des trois branches d'un même fleuve divin ; la Bible, l'Evangile et la tradition catholique, c'est-à-dire la doctrine de notre Seigneur Jésus-Christ, transmise au sein de son Eglise et sous le contrôle de son infallible magistère, par l'enseignement de ses Pasteurs et par les écrits des saints Pères ou des philosophes catholiques. L'autre courant dérive bien, au fond, de la même source éternelle, mais par une voie différente ; il est presque sans profondeur, faible, limoneux et souillé ; il contient tous ces fragments épars de l'immuable vérité, trop souvent hélas, méconnaissables à force d'être défigurés, dont l'ensemble aussi mal ordonné qu'il est d'ailleurs incomplet, formait toute la science des anciens peuples païens. Précieux cependant et respectables lambeaux de la vérité, portés sur les flots tourmentés d'un océan d'inconcevables erreurs.

(1) Introduction à la vie de l'abbé Hetsch, chanoine d'Orléans, ancien supérieur du petit séminaire de la chapelle Saint Mesmin. — Par Mgr. Perraud, évêque d'Aulun, membre de l'Académie Française (pag. 11).

(Bordeaux, 1885, Veuve Riffaud, 10, rue St. Siméon.)

Notre littérature; la littérature chrétienne, doit être l'expression juste et vraie de ce nouvel ordre de choses, elle doit, pour la substance, comme pour la forme extérieure, le mouvement et le coloris, emprunter à la Bible, à l'Évangile, à la Doctrine traditionnelle de Jésus-Christ et aux écrits des saints Pères, dans lesquels cette doctrine est plus spécialement développée, beaucoup plus encore qu'elle ne doit demander aux manifestations multiples et disparates de la sagesse toute terrestre des modèles païens. Les génies immortels créateurs de notre littérature et des beaux arts chrétiens, nous ont livré le secret de ce judicieux usage de l'antiquité païenne. Leurs lumineux exemples nous ont révélé la loi générale et les harmonieuses proportions du mélange à opérer entre ces divers et précieux éléments.

Cette sage et discrète utilisation des richesses littéraires d'un autre âge, pour relever la forme chrétienne, pour développer la pensée chrétienne et l'embellir des couleurs et des ornements capables de lui assurer, avec son éclat légitime, sa juste et vivante expression. Cet art chrétien, dans lequel on ne saurait apercevoir rien de trop austère ou trop exclusif, est, assurément, le seul mode de composition qui convienne à notre époque. Nous ne pouvons donc, sans gémir profondément, voir des professeurs chrétiens enseigner, écrire même, comme si Jésus-Christ n'eût jamais existé; comme si la littérature et la religion devaient être considérées comme deux choses incompatibles et irrémédiablement séparées.

Sans doute, pour quiconque n'aperçoit dans la littérature qu'un mode convenu de s'exprimer avec plus d'élégance et de pureté, qu'un répertoire plus ou moins riche de phrases vaines et sonores; — pour quiconque sépare la forme d'avec le fond, l'enveloppe de la pensée d'avec la pensée elle-même, afin de sacrifier la seconde à la première; — oh! nous le reconnaissons aisément, nos gémissements et nos regrets doivent paraître tout à fait singuliers et hors de propos.

Tel ne sera certes pas l'avis de celui qui sait reconnaître dans l'art de bien dire l'une des plus sublimes missions que le Dieu tout amour ait voulu, dans sa charité pour les hommes, confier à quelques natures plus heureusement douées. — Mission sacrée, sacerdoce véritable qui leur fait une obligation de se montrer toujours, au milieu de leurs frères, la lumière de vérité, l'écho de la divine parole, inspirateurs des nobles pensées et des généreux sentiments.

Pourquoi donc bannir de la littérature et de l'enseignement de nos écoles Celui, de la plénitude duquel découlèrent aux premiers jours, et ne cessent encore de découler chaque jour sur le monde, toute réalité, toute vérité, toute beauté, toute bonté, toute sainteté, non moins que toute science légitime et toute vraie sagesse; tout sans exquis du vrai, du beau, de l'aimable, du juste et de l'honnête? « Le Christ qui est la vertu de Dieu et sa Divine sagesse... et qui, pour nous, a été fait la sagesse qui dérive de Dieu même, la justice, la sanctification et la rédemption » (I Cor. I, 24 et 30).

Pourquoi détourner les yeux de cette vérité catholique qui « consolerait nos cœurs et les pourvoierait abondamment en charité comme en toutes les richesses de la plénitude de l'intelligence dans la pénétration du Mystère de Dieu le Père et du Christ Jésus: où se trouvent cachés tous les trésors de la sagesse et de la science? » (Ep. Coloss. II, 2 et 3).

II.

L'autorité des saints livres jointe au raisonnement et à l'exemple des génies et des maîtres nous oblige à le reconnaître: « *L'omnia instaurare in Christo* (1) de St. Paul est la formule totale de la science humaine aussi bien que de la science divine, la loi de la beauté comme de la sainteté, de la vie naturelle comme de la vie surnaturelle. »

Telle est aussi la conclusion à laquelle une étude synthétique loyale et profonde des arts, des sciences et de l'histoire, non moins que de la philosophie moderne, avait enfin conduit une intelligence d'élite, un jeune protestant, docteur médecin et lauréat de l'une des grandes universités de la positive Allemagne, auditeur enthousiaste de Strauss, admirateur passionné de Goethe et de Hegel, devenu bientôt, comme par l'effet naturel de ces hautes et consciencieuses études, un prêtre catholique, collaborateur éminent de Monseigneur Dupanloup et chargé par lui de la direction de son petit Séminaire.

La vie de M. l'abbé Hetsch, écrite par une plume aussi savante que délicate et éloquente, a paru tout récemment; nos Coopérateurs pourront la lire avec beaucoup de satisfaction et de profit spirituel (2).

Et Judaei signa petunt, et Graeci sapientiam requirunt: « Les Juifs demandent des miracles, les Grecs recherchent la sagesse (3). » La conversion est déterminée pour les uns par l'éclatant témoignage des miracles, elle l'est pour d'autres par celui de la sagesse; par la majesté, l'ampleur, l'universalité de compréhension, l'unité, la beauté surnaturelle et l'évidente vérité du dogme catholique.

Cette vie d'Albert Hetsch pourrait être appelée la confirmation expérimentale des vérités, objet de cette étude, et dont nous ne pouvons ici qu'esquisser à grands traits un bien pâle tableau.

« L'unité a été pour l'ancien étudiant de Tubingue, un idéal poétique, puis une loi scientifique, puis une méthode philosophique. En se rattachant au dogme catholique et en s'appuyant sur la pratique du Catholicisme » elle est devenue pour le prêtre catholique « le principe fondamental de la

(1) « Tout édifier en Jésus-Christ. » — L'abbé Hetsch, pag. 240.

(2) *L'abbé Hetsch*, par l'auteur des *Derniers jours de Monseigneur Dupanloup*, avec introduction de Monseigneur Perraud évêque d'Autun, membre de l'Académie Française. — Paris, 1885, Poussielgue frères, 15 rue Cassette.

(3) St. Paul I, Cor. I, 22.

science et la synthèse totale des sciences, » en même temps que la règle pratique universelle et immédiate de toutes les actions, le principe inspirateur et le but dernier de toute activité intérieure.

En présence d'un tel exemple, il nous sera permis de répéter : Pourquoi priver nos élèves des avantages de cette union de la science profane à la science divine ?

Pourquoi séparer la religion d'avec l'instruction classique, la lecture des auteurs sacrés d'avec celle des écrivains païens ?

Pourquoi reléguer Jésus-Christ dans l'enceinte de nos temples et le clouer, pour ainsi dire, à cette place que nous consentons encore à lui laisser ?

Pourquoi n'envisager notre sainte religion qu'à un point de vue étroit et incomplet ?

Pourquoi n'y voir qu'un ensemble de préceptes et de pieuses pratiques, et ne pas l'envisager aussi comme une institution aussi puissante et féconde qu'elle est vaste et bienfaisante ?

Pourquoi ne point y reconnaître un grand fait historique, riche entre tous de précieux enseignements et de conséquences du premier ordre, le plus grand des événements que nous rappellent les annales de l'humanité.

Pourquoi ne pas considérer avec St. Paul notre sainte religion comme une science supérieure et sans limites embrassant toutes les autres sciences pour les coordonner entre elles, dégager leur signification véritable et leur pleine harmonie, les ramener à l'unité la plus parfaite pour former de ces membres si divers un tout homogène, un corps de doctrine admirable et complet ?

Or, cette sublime institution, dépositaire et gardienne infailible de la pure doctrine, foyer indéfectible du bel et saint amour, cette société, modèle entre toutes, la seule au sein de laquelle on puisse admirer la réalisation parfaite de la loi d'unité, sous tous les aspects comme pour tous les objets ; cette Église à laquelle un tel privilège assure encore trois glorieux caractères : la sainteté, c'est-à-dire, la vérité, la beauté, la bonté, la vie surnaturelle et la fécondité ; la catholicité, c'est-à-dire, l'identité perpétuelle au sein de l'universalité de diffusion dans l'espace, comme dans le temps ; l'apostolicité, c'est-à-dire la continuité sans interruption dans cette même extension, par voie de diffusion, tant à l'égard de l'espace qu'à l'égard du temps ; cette Église de Dieu qu'il a Lui-même proclamée toute belle et sans tache, ne sera-t-il donc pas permis au professeur catholique d'en exposer à ses élèves la majestueuse et surnaturelle beauté ? Ne pourra-t-il en comparer les lois, la forme, la constitution divine et immortelle avec la constitution, la forme et les lois des sociétés fondées par l'homme ?

Cette science supérieure du christianisme, cette sublime doctrine, ne sera-t-il pas permis au professeur catholique d'en faire mieux connaître et apprécier la grandeur, de la comparer aux doctrines des philosophes païens, de Platon, par exemple ou de Cicéron ?

Jésus-Christ est-il donc divisé ! Nous écrierons nous avec la sainte indignation de l'Apôtre Saint Paul : *Divisus est Christus!*

Il n'est que trop vrai, nos habitudes scolaires divisent Jésus-Christ.

Comment qualifier autrement cette séparation complète de l'élément littéraire d'avec l'élément religieux, ce parti pris de ne s'occuper dans nos classes que des auteurs profanes, à la presque totale exclusion des auteurs chrétiens ?

(A suivre)

BIBLIOGRAPHIE

ABRÉGÉ

DE LA VIE DE SAINTE ANNE

MÈRE DE LA T. S. VIERGE MARIE

traduit de l'italien

PAR

M. FRANÇOIS-JOSEPH BETHAZ

Chanoine de la Cathédrale d'Aoste.

Par un Conseil de la Providence divine N. S. P. le Pape Pie IX a déclaré vérité de foi l'Immaculée Conception de Marie, et, par une conséquence naturelle, nous a appris à connaître et glorifier sa bienheureuse Mère Anne qui a conçu sans tache la Vierge Marie. Léon XIII glorieusement régnant, dont la mère avait Sainte Anne pour Patronne, et qui s'appelait lui-même Joachim, a donné un nouvel éclat à la gloire des Parents de Marie. Poussé par le Saint Esprit, dans son décret *Docet Ecclesiasticus*, en date du premier Août 1879, il a désormais élevé au rang de double de deuxième classe les deux fêtes de Saint Joachim et de Sainte Anne.

D'après les conseils de notre vénéré Père l'Abbé Dom Boseo, un fils de Marie, adjoint aux Librairies Salésiennes, en reconnaissance à Sainte Anne qui l'a délivré d'une maladie mortelle, a rédigé en italien cette petite biographie de la Sainte. Le Savant Chanoine Bethaz, mu par sa dévotion à la bienheureuse Mère de Marie, a bien voulu la traduire en français.

On trouvera dans cet Abrégé des choses bien remarquables tirées des auteurs les plus accrédités et approuvés par l'Église. On les a accompagnées d'exemples puisés aux sources les plus sûres.

Nous espérons que cet ouvrage trouvera aussi bon accueil en France où la dévotion à Sainte Anne a toujours été florissante, surtout en Bretagne et à Apt. Les plus anciens souvenirs nationaux des Bretons nous apparaissent comme liés au culte et à l'amour de Sainte Anne, et si la Mère de Marie est honorée en Bretagne, Elle est reine à Apt comme l'a si bien écrit Mgr. de Ségur. D'ailleurs qui pourrait être dévot à Marie sans l'être en même temps à Sainte Anne ?

En vente à la Librairie du Patronage de Saint Pierre, place d'Armes N. 1, et chez nos libraires correspondants, à l'Oratoire Saint Léon rue des Romains, 9, à Marseille, à l'Orphelinat de Saint Gabriel à Lille.

Prix 0 fr. 60 centimes, franco par la poste 75.

Avec la permission de l'autorité ecclésiastique - Girant JOSEPH FERRARI.

Hamptdarena 1884 - Imprimerie de N. Vincent de Paul.